

JOURNAL POUR TOUS.

“La lecture est le premier des plaisirs.”

Vol. 1.

OTTAWA, 18 FÉVRIER, 1879.

No. 25

LE CHOIX D'UNE FEMME

—Acceptes-tu ?

—Il faudrait pour cela que je vendisse mes hauts fourneaux.

—Bah !

—Je suis industriel comme tu es agriculteur, propriétaire d'usines d'un magnifique rapport. Dieu a béni mes efforts, et je suis riche. J'emploie six cents ouvriers, j'ai fondé un village...

—Tu es marié ?

—A une digne et charmante femme.

—As-tu des enfants ?

—Une fille.

—Comment s'appelle-t-elle ? demanda Marcellin.

—Lydia, mon petit ami.

—Je voudrais bien la connaître ! s'écria l'enfant en prenant la main de M. de Charmont.

—J'espère que tu nous raconteras ton histoire, dit le comte de Morenne.

—Ce soir, après le dîner.

Bernard de Charmont avait beaucoup changé à son avantage, sa physionomie était devenue sérieuse et l'habitude des grandes pensées et des hautes combinaisons l'avait rendue imposante sans sévérité. Entre le jeune homme d'autrefois et l'homme mûr d'alors existait la différence qui sépare les illusions de la réalité, les penchants vertueux de la fidèle pratique de la vertu.

Après le dîner, la famille se réunit dans le verger sous une tonnelle de houblon et de chèvrefeuille ; Bernard s'assit sur un fauteuil de bois vert, Auguste prit place sur un banc, Marcellin demeura debout appuyé sur l'épaule de sa mère.

—Mes amis, dit M. de Charmont, vous savez dans quelles circonstances j'abandonnais le Lyonnais pour l'Auvergne. La sauvagerie pittoresque de ce pays me parut une protection ; il est plus difficile de traquer un proscrit dans les défilés des montagnes qu'un plaine découverte ; ensuite, ma nourrice y demeurait. J'étais sûr de trouver chez elle un abri et de l'amitié. Je fis la route de Lyon à Clermont à pied pour ménager mes ressources. Je me présentai le soir à la ferme de la Mathurine. En me reconnaissant, l'excellente femme fondit en larmes ; la famille tint conseil ; pendant un mois je passai pour le cousin de Grand-Pierre, le mari de ma nourrice.

—Lorsque j'eus annoncé à ces braves gens que mon intention était non-seulement de travailler pour vivre, mais de me livrer à la spéculation, Grand-Pierre se frappa le front et s'écria avec vivacité :

—J'ai votre affaire, monsieur le comte ! On peut acquérir pour quelques assignats ce qui vaudra des centaines de mille francs dans quelques années... Tous les pays vous sont indifférents, sans doute... Il s'agirait de descendre jusqu'aux Pyrénées, et de mettre, ou plutôt de remettre en exploitation des mines de fer abandonnées. Du temps que ces mines appartenaient à un fermier général, mon frère y était contre-maître. Maintenant l'usine est à moitié démolie, le ruisseau ensablé, les terres avoisinantes en friche. Je vous le répète, mines abandonnées et bâtiments ruinés seraient vendus pour rien par la commune. Dans la crainte de vous compromettre, le contrat sera passé au nom de Robert, mon frère. Il vous donnera des contre-lettres, et lorsqu'il sera possible de régulariser ce marché, vous le ferez pour plus de sûreté. Personne ne s'etonnera de voir mon frère acheter cette propriété, dont il fut presque le gérant. Avec votre savoir, monsieur le comte, et le dévouement de quelques braves gens, vous pouvez aisément refaire votre fortune.

—La proposition de Grand-Pierre m'enchantait. Les deux frères négocièrent l'acquisition ; les cinquante louis et les économies du fermier soldèrent l'usine et un immense terrain. Je m'installai immédiatement dans deux chambres restées à peu près habitables, et je chargeai Grand-Pierre de trouver des ouvriers.

—Robert et Grand-Pierre me secondèrent si admirablement, qu'au bout de trois années j'avais payé mes dettes, fait réparer l'usine, et que l'exploitation marchait d'autant mieux que les conquêtes du Consulat absorbaient à la fois la fonte, le fer et l'acier. Ma fortune s'augmenta rapidement, j'employai bientôt un nombre considérable d'ouvriers ; je ne me contentai pas de leur payer le salaire des heures de travail ; ils eurent, dans une juste proportion, une part de mes bénéfices. Il s'agissait de réconcilier le peuple avec la noblesse, le travailleur avec le propriétaire, l'ouvrier avec le patron. Après les avoir ramenés à l'ordre et

au travail, il fallait les gagner à la famille et à la religion. Je ne pouvais seul remplir cette dernière partie de ma tâche. Pour adoucir les esprits aigris, consoler les souffrants, visiter les pauvres, donner un conseil qui ne ressemble pas à une leçon, il faut une femme dont la délicatesse de cœur s'épanche sur tous.

—Je trouvais la campagne que mes vœux appelaient, l'aide dont j'avais besoin pour ma tâche difficile ; j'épousai Blanche de Clusac, élevée au milieu des tristesses de l'exil.

—Depuis dix années, nos cœurs n'ont pas un seul jour cessé de battre à l'unisson.

—Nous avons éprouvé des pertes cruelles ; notre premier enfant est mort ; la faillite d'un banquier nous a mis à deux pas de l'abîme ; deux fois la révolte a grondé dans mes ateliers, et Blanche m'a suivi au milieu des ouvriers mutinés. Aujourd'hui, payé de mes peines et de mes travaux par un bonheur que j'apprécie, je n'ai plus rien à demander à Dieu, puisque nous sommes réunis.

Auguste et Bernard s'embrassèrent ; M. de Morenne raconta à son ami ce que nous connaissons de sa vie, et lorsqu'Auguste eut reconduit M. de Charmont dans sa chambre, celui-ci prenant un portefeuille :

—J'ai fait deux parts égales de ma fortune ; voici la tienne. Je garde mes terres, mes hauts fourneaux... tu sais à quelles conditions j'ai jadis accepté...

—N'en parlons plus ! n'en parlons jamais ! s'écria Auguste.

—Mais ton fils ?...

—Marcellin aura le nécessaire.

—Tu m'avais promis !

—Ne m'afflige pas en insistant.

—Eh bien, soit ! dit M. de Charmont avec un sourire : il nous reste un moyen de tout concilier... Tu n'as qu'un fils, Dieu ma donné une fille... Réunissons nos espérances, notre amour et notre fortune sur ces têtes chéries... Qu'ils s'épousent plus tard... la dot de la fille acquittera la dette du père.

—De grand cœur ! répondit M. de Morenne.

—Tu fais le serment de le unir.

—Ce désir sera l'expression de ma volonté suprême.

—J'élèverai Lydia dans la pensée qu'elle doit être la femme de Marcellin.